

XVI

SAINTE BRIGITTE



Il y avait une fois un veuf qui s'était remarié. Il avait deux filles, une de sa première femme et une de la deuxième. L'aînée, Brigitte, était la plus jolie fille du pays et n'avait que des vertus : laborieuse, bonne et sainte. La cadette, au contraire, était laide, renfrognée, paresseuse et jalouse. La marâtre, qui était un *carnaval* (1), en crevait de dépit. Elle calomniait continuellement sa belle-fille et exigeait son renvoi. La sainte enfant, pour sa défense, priait le Seigneur de ramener ce *carcant* (2) à de meilleurs sentiments.

Le père finit par céder à sa femme et emmena sa fille aînée dans la forêt.

— Prie au pied de cet arbre et cueille ces fleurs, lui dit-il.

Comme la malheureuse tendait les bras pour saisir une branche, le père les trancha d'un coup de hache. La sainte

(1) (2) Mauvaise femme.

ne pouvait plus faire le signe de la croix ; néanmoins, malgré son horrible blessure, à genoux, elle pria encore pour son père. Celui-ci, affolé à la vue du sang, jeta la hache et se sauva. Mais il trébucha et une vilaine pointe d'aubépine se logea dans son genou. Il boitait en se relevant et Brigitte l'entendait gémir. Elle lui dit :

— Que mes mains soient les seules à ôter votre épine, papa.

L'homme rentra au logis, péniblement ; nul ne put le guérir et il s'alita.

* * *

Dans la forêt, la nuit était venue, les bêtes rôdaient. La pauvre enfant se glissa comme elle put dans le tronc d'un arbre creux. Elle resta là deux jours. Les chiens du roi, cependant, avaient découvert une piste sanglante. Ils vinrent droit à l'arbre. Mutilée, Brigitte les caressait avec ses moignons. Les chiens léchèrent ses plaies qui cicatrisèrent vite, et chaque jour, ils lui apportaient de la nourriture. Elle survécut ainsi, seule, au milieu de la forêt. Mais les bêtes avaient maigri et le roi s'en prenait aux maîtres-veneurs.

— Que donnez-vous à mes chiens ? Pourquoi sont-ils si maigres ?

— Sire, les bêtes ont leur ration habituelle. C'est à n'y rien comprendre.

En effet, ce n'était pas négligence de la part des valets. Les chiens, au lieu de manger sur place, emportaient leur nourriture, Dieu seul savait où. Le prince royal et son escorte suivirent la trace des chiens et découvrirent l'infortunée.

C'était une beauté sans pareille. Le prince en fut aussitôt épris et voulut l'épouser malgré sa pauvreté et son infirmité. Et rien ne put contrarier son projet.

* * *

D'ailleurs, le vieux roi était gravement malade et bientôt il mourut. La reine-mère dirigeait l'État avec le jeune roi, mais c'était une mauvaise femme — les mots ne manqueraient pas pour la qualifier (1) — elle haïssait sa bru d'autant plus que le roi l'adorait. Sans cesse, la calomnie se glissait pour ébranler le bonheur du jeune couple. Puis vint la guerre et le roi dut partir, en recommandant Brigitte à sa mère.

Bientôt, Brigitte mit au monde un fils et une fille. Elle ne savait ni lire, ni écrire et n'avait pas ses mains, bien entendu. La vieille reine annonça au roi que sa femme avait donné le jour à des chats et à des chiens. Et le roi répondit :

— Bien soigner chiens et chats, bien aimer la maman. Mais la méchante femme déclara qu'il avait répondu :

*Cas e gats negats.
E fenna forbandida.*

*(Tuer chiens et chats
Bannir la femme.)*

La jeune épouse, sachant la vie de ses enfants en danger, se fit faire une besace (2) par une femme de chambre. Elle mit un bébé dans chacune des poches et s'éloigna du château.

(1) La langue d'Oc ne s'en fait pas faute.
(2) *Unas lhiassas.*

— Je pars à la grâce de Dieu, dit-elle.

Elle chemina longtemps, elle était faible et elle mourait de soif. Or, elle passa près d'une source. Mais, pour boire de cette eau fraîche, il lui fallait s'agenouiller au bord du trou. Elle frissonna :

— Si je bois, je noie mes pauvres enfants ; si je ne bois pas, je meurs de soif.

Dans cet embarras, deux hommes lui apparurent. C'étaient Notre-Seigneur et saint Pierre. Celui-ci lui adressa la parole :

— Notre-Seigneur est près de vous. Demandez-lui de vous aider à boire.

— Seigneur, assistez-moi afin que je puisse étancher ma soif.

Notre-Seigneur ordonna à saint Pierre de lui venir en aide. L'apôtre laissa la clé et puisa de l'eau avec ses mains. Pendant que la maman se désaltérait, il lui dit à l'oreille :

— Demandez au Seigneur de vous rendre vos bras.

— Seigneur, faites que je retrouve mes bras afin que je puisse soigner mes pauvres enfants.

— Pierre, rends les bras à cette mère infortunée.

Saint Pierre se mit en devoir de couper deux branches (1), puis il ramassa une poignée de terre pour refaire les bras. Notre-Seigneur contemplait les bébés.

— Vos petits enfants sont-ils chrétiens ?

— Non.

— Eh bien, nous avons de l'eau ; baptisons-les sans tarder. Saint Pierre sera la marraine et moi le parrain.

(1) (2) Traits empruntés à la version racontée par M. Ferrier : *La Belle aux cheveux d'or*.



Le baptême à son tour n'avait pris qu'un instant.

— Allez! Vous trouverez, non loin d'ici, une petite maison dans la forêt. Vos enfants y seront à l'abri du besoin. Toutefois, vous n'ouvrirez votre porte qu'au passant qui frappera trois fois en disant : « Ouvrez-moi, pour l'amour de Dieu ».

* * *

Saint Pierre avait bien fait les choses. Il avait disposé quatre pierres en croix (1) et ces pierres étaient devenues maisonnette. Brigitte chemina un moment, trouva l'asile indiqué et s'installa dans cette demeure forestière.

Elle ne manquait de rien. Les enfants avaient grandi et parlaient. La maman leur faisait des recommandations :

— Enfants, nous n'avons pas le droit d'ouvrir la porte à n'importe qui...

Or, il advint que par une nuit bien sombre, au milieu des éclairs et des grondements de tonnerre, quelqu'un frappa à la porte :

— Je n'ai pas le droit de vous laisser entrer, dit Brigitte. Et les enfants écoutaient.

— Maman, disaient les petits, on a dit : « Pour l'amour de Dieu ».

Deuxième coup.

— Maman, on a frappé encore.

— Maman, on a dit : « Pour l'amour de Dieu ».

Dernier coup.

— Maman, notre parrain a prédit que quelqu'un viendrait un jour ici.

(1) Voir note précédente.

— Maman, on a dit : « Pour l'amour de Dieu ». Il faut ouvrir.

Un cavalier entra. Il avait faim, il était mouillé et exténué. Il dîna, puis on commença la veillée au coin du feu. L'homme était fatigué et s'endormait sur sa chaise. La tête, de temps en temps, tombait vers ses genoux (1) et, à chaque fois, le chapeau glissait vers les flammes.

— Le chapeau de papa tombe au feu!

Un des petits, attentif, chaque fois remettait le chapeau. C'était un jeu pour les enfants.

— Taisez-vous donc, mes chéris, disait la maman,

A la troisième fois, le monsieur ouvrit les yeux.

— Que disent ces enfants?

— Réflexions d'enfants! Ils disent : « Le chapeau de papa tombe au feu ». Hélas! ils n'ont jamais vu ni connu leur père.

La causerie reprit :

— Depuis quand êtes-vous ici? Et pourquoi?

Il faut dire que l'inconnu — c'était le roi — croyait reconnaître son épouse, mais la jeune femme avait des bras maintenant. Finalement, il comprit qu'il était en présence de la reine et de ses propres enfants. Le petit garçon avait dit vrai en remplaçant le chapeau. Le roi raconta qu'il les cherchait partout depuis qu'il était revenu de la guerre. Brigitte lui révéla que la méchante reine l'avait chassée, mais que le Seigneur l'avait protégée et sauvée.

Le lendemain, tous quatre chevauchaient vers le palais royal. Toutefois, la reine demanda qu'on fît halte près de

(1) Capussaba.

la maison paternelle. Elle entra sans se faire connaître et se présenta comme guérisseuse.

— Mon métier? Voyez, je cueille des fleurs, ça et là, et j'en fais baumes et tisanes.

— Encore des guérisseuses! Au diable ces gens! Je ne veux plus les voir! hurla le père. Aucun ne m'a pu retirer mon épine maudite.

— Comment, une simple épine? Je veux bien m'en charger.

Brigitte effleura de ses doigts le genou du malade. Le fragment d'aubépine monta de lui-même, comme s'il était attiré par une force irrésistible. Cela prit moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

— Tu es ma fille, ma chère fille!

Et le père se prit à pleurer de joie et de repentir.

Au palais, la méchante reine dut reconnaître ses mensonges. La sainte lui avait pardonné, mais le roi fut inexorable : on la jeta dans la fosse aux bêtes. Le couple retrouvé connut un bonheur sans mélange, lui fut un bon roi, elle une sainte épouse. Dans tout le pays, on fêta joyeusement le retour de la jeune reine, moi seule fus oubliée.

*Je passe par mon pré,
Mon conte est terminé.*

*Conté par notre grand'mère, M^{me} Jean Laurent, aidée de notre mère,
en décembre 1949.*